

Le buffle de Ceylan

Numéro d'inventaire : 2015.8.5666

Type de document : couverture de cahier

Éditeur : CH. D.

Période de création : 4e quart 19e siècle

Inscriptions :

- lieu d'édition inscrit : PARIS

Matériaux et technique(s) : papier | chromolithographie

Description : Couverture de cahier en papier beige. Image chromolithographiée sur la 1ère de couverture. Texte imprimé en noir sur la 4e de couverture.

Mesures : hauteur : 22,3 cm ; largeur : 17,6 cm

Notes : Couverture de cahier faisant partie d'une série non numérotée sur le thème de la chasse. L'illustration de la 1ère de couverture est encadrée par un décor de feuilles de marronnier. Le texte de la 4e de couverture est intitulé "Le buffle de Ceylan".

Mots-clés : Protège-cahiers, couvertures de cahiers

Littérature de jeunesse (y compris les contes et légendes), publicité relative à la littérature de jeunesse

Représentations : scène : chasse



LE BUFFLE DE CEYLAN

Le buffle de Ceylan habite la partie la plus chaude de cette île. On l'y trouve en troupeaux dans le voisinage des lacs et des marais. Il s'y vautre au milieu de la boue, passe les deux tiers de la journée dans l'eau, et peut être considéré comme amphibia. Sa taille est celle d'un grand bœuf, sa force prodigieuse. D'habitude il marche la tête basse, les cornes en arrêt, le front à terre et rentré. Cette posture le rend extrêmement dangereux, car il ne s'expose ainsi qu'à être frappé au cou et à la poitrine où les balles glissent sur lui. Il faut le tirer à l'épaule, ce qui n'est pas facile. Le chasseur qui le manque est souvent un homme perdu; l'animal furieux bondit sur son agresseur avec une impétuosité et une vitesse extraordinaire, s'acharne sur lui, l'atteint bientôt, le renverse, le foule aux pieds, l'écrase et ne cesse d'exercer sa vengeance sur son ennemi que lorsque celui-ci est mort.

Il y a moins de péril à chasser le buffle à l'affût en forêt où l'on peut plus aisément se dérober à sa rage, mais comme on ne le surprend guère qu'en plaine, là où aucun arbre ne présente d'abri, on doit le tuer raide du premier coup, sinon le dénouement de la lutte est presque toujours fatal pour celui qui l'attaque. On court d'autant plus de risques dans ces circonstances que le buffle n'a pour ainsi dire pas d'idée arrêtée. Il hésite parfois à livrer bataille, recule même, donnant tous les signes de la peur, sans que l'on puisse savoir s'il est réellement effrayé ou si son attitude n'est qu'une ruse de guerre, car, au moment où l'on croit qu'il bat en retraite, il se retourne brusquement, prend son élan, se précipite sur le chasseur auquel il ne laisse plus d'autre moyen de salut que la fuite.

« Nous avions, dit un voyageur, décidé de nous mesurer avec les buffles de Ceylan, et nous nous étions mis en route, armés de bons fusils à deux coups. A peine sortis de la forêt nous aperçûmes le troupeau qui venait de quitter son lit fangeux. En approchant des buffles nous les vîmes se ranger sur une même ligne pour nous faire front. Sept d'entre eux prirent aussitôt les devants comme pour nous défier. Ils n'étaient plus qu'à une trentaine de mètres de nous quand les autres lâchèrent prise, quoique nous n'eussions fait encore aucun geste de menace. Un des sept, le plus hardi de tous, n'attendit pas davantage. Il s'élança sur moi, je le tirai à bout portant, coup sur coup ; il reçut mes deux balles dans l'épaule, tomba sur les genoux, l'omoplate brisée, mais eut la force de se relever et de se traîner jusqu'au lac. A notre grande stupéfaction un de ses compagnons se jeta avec colère à sa poursuite, le rejoignit, lui planta ses cornes dans le flanc et l'envoya rouler dans la boue tout au bord du lac. Cet acte de justice accompli, il rebroussa chemin vers moi. Nous fûmes, un instant après, face à face. Dans mon ignorance, je me disais que c'en était fait de lui. Je le visai tranquillement au défaut de l'épaule et l'on eut dit, à le voir immobile, ne bougeant pas un muscle, qu'il se prêtait à mes desseins. Une seule chose me prouvait qu'il méditait un plan de son côté : c'était le feu de son œil où flamboyait sa fureur. Je fis feu. Un filet de sang jaillit de sa blessure, mais elle devait être peu profonde, car il y sembla tellement insensible qu'aucun mouvement ne trahit son assurance. Pour la seconde fois je lâchai la détente. L'écho répercuta la détonation. Le buffle demeurait à la même place, pareil à une statue. Seul le flamboiement, plus intense, de son regard révélait en lui la vie. Mon arme ne pouvait plus me servir : ma cartouchière et mon sac à balles étaient vides. Toutefois, je ne songeai pas à fuir, je savais que, tout blessé qu'il était, il serait infailliblement mon vainqueur. Tout à coup il me vint une idée. Sans quitter des yeux mon adversaire, je versai une charge de poudre dans un des canons de mon fusil, j'arrachai un morceau de ma chemise, j'y enroulai les pièces de monnaie que j'avais dans ma poche, j'introduisis ce rouleau dans l'arme en bourrant fortement. Mais je n'eus pas le temps : le buffle m'avait évidemment deviné ; d'un bond formidable il s'était rué sur moi. Le hasard me sauva : le fusil, appuyé par le bout sur l'épaule du terrible animal, partit de lui-même sur le choc de notre rencontre. Toute la charge lui entra dans le corps. Cependant je ne l'avais pas tué. Une minute après, il se redressa, et j'eusse inévitablement péri si l'un de mes camarades n'était venu à mon secours. Déjà, terrassé, je sentais sur moi le poids énorme de mon ennemi. Un coup de feu partit. Mon camarade avait remporté la victoire en me sauvant la vie. »

CH. D.

PARIS